

fares, partout un charivari de fifres, de tambourins, de cymbales et de grosses caisses, avec un accompagnement presque ininterrompu de salves d'artillerie. (Extrait du journal *Le Temps*.)

II. — DES AVANTAGES DE LA SOCIÉTÉ.

Quel est le spectacle qu'offre à nos regards une contrée anciennement civilisée, où les hommes ont exercé toute leur puissance, et qu'ils se sont appropriée de longue main ? Les campagnes sont défrichées et nettoyées, débarrassées des grands végétaux qui les ont couvertes originellement, purgées de plantes et d'animaux malfaisants, et disposées de tout point à recevoir les soins annuels que leur donne le cultivateur. Les marais sont desséchés, les eaux stagnantes qui y croupissaient ont cessé de remplir l'air de vapeurs pestilentielles ; des issues leur ont été ouvertes ou leur étendue a été circonscrite, et les terrains qu'elles infectaient sont devenus d'abondants pâturages ou des réservoirs utiles. Le chaos des montagnes a été débrouillé ; leur base a été appropriée aux besoins de la culture ; leur partie la moins accessible, jusqu'à la région des neiges éternelles, a été destinée à la nourriture de nombreux troupeaux. Les forêts que l'on a laissé (1) subsister, ne sont point restées impénétrables ; les bêtes féroces qui s'y retiraient ont été poursuivies et presque détruites ; les bois qu'elles produisent ont été extraits ou conservés ; on a même assujéti leur exploitation à la périodicité la plus favorable à leur reproduction, et les soins qu'on leur a donnés presque partout équivalant à une espèce de culture et ont même été portés quelquefois jusqu'à la culture la plus recherchée. Les eaux courantes qui traversent tous ces terrains ne sont pas demeurées dans leur état primitif. Les grandes rivières ont été débarrassées de tous les obstacles qui s'opposaient à leur cours ; elles ont été contenues par des digues et des quais, lorsque cela a été nécessaire, et leurs rivages ont été disposés de manière à former des ports commodes dans les endroits convenables. (DE TRACY.)

(1) *Laissées.*

III. — DANS LES ALPES.

Tout ardente qu'avait été la journée, l'horizon, que l'on entrevoyait qu'à peine, était fumeux et les vallées (1) vaporeuses, quelle que fût leur altitude. L'éclat des

glaces remplissait l'atmosphère inférieure de ses mille reflets lumineux, mais une pureté, une transparence inconnue semblait l'essence même de l'air que nous aspirions à pleins poumons. A cette hauteur vertigineuse, nulle exhalaison des bas-fonds, nul accident de lumière ne troublait la vague et sombre profondeur des cieux, dont la couleur apparente n'était plus ces reflets bleu pâle et éclairés, constituant ce doux revêtement des plaines et cet agréable et délicat mélange qui forment à la terre habitée une enceinte perceptible où l'imagination, comme les regards, se repose et s'arrête. Là, l'éther indiscernable laissait la vue errer dans l'immensité informe ; au milieu de l'éclat du soleil et des glaciers étincelants, nous croyions chercher des mondes que l'homme n'a jamais entrevus, et par-dessus l'atmosphère embrasée des feux mourants du jour, pénétrer des régions qui s'étaient comme dérochées jusqu'alors à l'admiration des mortels.

Insensiblement, des vapeurs s'étaient dégagées des glaciers et avaient formé sous nos pieds des nuages rouge feu. Le scintillement éblouissant des neiges ne fatigua plus nos yeux, et quoiqu'il conservât sa pureté, le ciel devint plus sombre encore et plus profond. Un brouillard couvrit les Alpes ; seules, de cet océan de vapeurs, sortaient quelques cimes isolées aux flancs abrupts et déchirés, des flots d'une neige éclatante, retenus dans les fentes de leurs aspérités, rendaient le granit plus noir et plus sévère. Sur ces brumes amoncelées par le vent, creusées et soulevées en ondes immenses, émergeait le dôme neigeux et inébranlable du Mont-Blanc. Tout à coup, dans leurs abîmes, deux points apparurent, et, s'élevant rapidement, vinrent droit à nous : c'étaient deux aigles au vol hardi et d'une puissante envergure ; leurs ailes étaient humides et leur air farouche. Ils croyaient peut-être rencontrer, pour les aiglons qu'ils avaient laissés tout affamés dans leur aire inaccessible, une proie qu'ils avaient vainement cherchée durant le jour. Mais, à la vue de plusieurs hommes décidés, ils poussèrent un cri rauque et sinistre ; rebroussant chemin, ils disparurent ensuite dans les nuages. Leur cri fut vingt fois répété, par des sons saccadés, sans aucun prolongement et semblables à autant de plaintes sauvages et isolées dans le silence universel. Puis, tout